









Où êtes-vous maintenant ?

© La Louve éditions, 2026  
bonjour@lalouve-editions.fr  
www.lalouve-editions.fr  
ISBN 978-2-37291-102-3

Michel Lambert

# Où êtes-vous maintenant ?

nouvelles

**La Louve**  
éditions

Ouvrage publié avec le soutien de la Direction régionale  
des affaires culturelles Grand Est et de la région Grand  
Est



## DU MÊME AUTEUR

*De très petites fêlures*, nouvelles, L'Âge d'Homme, 1987.  
Prix de l'Union des éditeurs de langue française, 1988.  
Poche Espace Nord, 2010.

*Une vie d'oiseau*, roman, Éditions de Fallois/L'Âge d'Homme, 1988. Prix Rossel 1988. France-Loisirs 1989.  
Poche Espace Nord, 2006.

*La Rue qui monte*, roman, L'Âge d'Homme, 1992.

*Les Préférés*, nouvelles, Julliard, 1995. Prix Cornélus  
de l'Académie royale de Belgique 1998.

*Soirées blanches*, nouvelles, Le Rocher, 1998.

*La Troisième Marche*, novella, Le Rocher, 1999.

*Fin de tournage*, roman, Le Rocher, 2001.

*La Maison de David*, roman, Le Rocher, 2003.  
Prix Triennal du roman de la Communauté française  
2006.

*Une touche de désastre*, nouvelles, Le Rocher, 2006.  
Grand Prix de la nouvelle de la Société des gens de lettres  
2006.

*Le jour où le ciel a disparu*, nouvelles, Le Rocher, 2008.

*Dieu s'amuse*, nouvelles, Éditions Pierre-Guillaume de Roux, 2011. Prix Ozoir'elles 2011. Poche Espace Nord 2011.

*Le métier de la neige*, nouvelles, Éditions Pierre-Guillaume de Roux, 2013.

*Quand nous reverrons-nous ?*, nouvelles, Éditions Pierre-Guillaume de Roux, 2015.

*Le Lendemain*, nouvelles, Éditions Pierre-Guillaume de Roux, 2017.

*L'Adaptation*, roman, Éditions Pierre-Guillaume de Roux, 2018. Sélection de printemps du jury Renaudot.

*Je me retournerai souvent*, nouvelles, Éditions Pierre-Guillaume de Roux, 2020. Sélection de printemps du jury Renaudot.

*Le ciel me regardait*, nouvelles, Le Beau Jardin, 2022, collection Sentinelles.

*Cinq jours de bonté*, roman, Le Beau Jardin, 2023, collection L'Herbier.

*Sosies de l'amour*, nouvelles, recueil anthologique, Weyrich 2023.

*Quelle importance*, nouvelles, recueil anthologique, Quadrature, 2024.

*À Dimitri, Pierre-Guillaume,  
Philippe, avec reconnaissance.*







## LE BAD BOY

François entra dans la salle de rédaction en s'efforçant de passer inaperçu. À première vue, quasiment tous ses confrères étaient déjà là, certains occupés à taper sur leur clavier, d'autres à feuilleter de la documentation, d'autres encore la tête dans les nuages de l'inspiration. Il marcha à pas feutrés jusqu'à son bureau non loin du lay-out où deux des trois metteurs en page se penchaient sur une table lumineuse. Le troisième téléphonait à voix basse, affalé sur son siège, la tête renversée. François veilla à faire le moins de bruit possible, mais à quoi bon ? Il y avait belle lurette qu'on ne lui accordait plus la moindre attention. La première fois il avait fait sensation et tous l'avaient entouré, questionné, pleins de curiosité et de sollicitude mêlées.

Au bout d'un moment, il sentit peser sur lui le regard de la correctrice, Sonia, assise dans un coin légèrement excentré. Il en éprouva de la crainte en même temps qu'un certain soulagement. C'était curieux ces deux sentiments adossés l'un à l'autre. Comme pour

lui donner raison il entendit son petit toussotement habituel en guise de signal puis le bruit pointu de ses hauts talons. Elle passa devant lui et il sut que, comme toujours, il allait se lever trente secondes plus tard et la suivre, passer à son tour la grande porte à double battant. Il sut aussi que leur petit manège n'échapperait à personne. Car si on se fichait pas mal de lui, d'elle et lui c'était autre chose.

Elle l'attendait dans le couloir. Ils se dirigèrent en silence vers un des deux ascenseurs. Ils descendirent trois étages les yeux fixés au sol et toujours sans échanger le moindre mot. Ils aboutirent dans un parking qu'ils traversèrent de part en part jusqu'à une porte qui débouchait sur un carré de jardin où ils se réfugiaient parfois. L'éblouissement du soleil après l'obscurité du sous-sol les fit ciller. Sonia plissa les yeux et le considéra un long moment, du front au menton. Puis elle leva la main droite vers son visage et de l'index pointa un sourcil, une pommette, la lèvre inférieure. Elle soupira.

— Mon pauvre chéri !

François esquissa un sourire fataliste.

— Tu t'es encore battu ?

— On ne peut rien te cacher, grogna-t-il.

— Ça fait mal ?

— Où ça ? C'est là que ça fait mal, dit-il en se tapant la poitrine à l'endroit du cœur puis le haut du crâne.

Ils s'observèrent l'un l'autre pendant un temps infini, ou qui parut tel à François, puis elle tendit à nouveau

la main et lui caressa lentement la joue. Il n'avait jamais osé lui dire qu'il avait en horreur qu'on s'apitoie sur lui.

— En plus tu piques, dit-elle sur un ton taquin. Tu n'es pas rentré chez toi cette nuit ?

François ne répondit pas. Elle posait souvent des questions dont elle connaissait déjà la réponse. Autrement dit, pour meubler le temps. Il eut l'impression qu'elle ne le comprendrait jamais et se sentit très seul. Seul au point de souhaiter qu'un poing plus dur le fasse basculer dans un monde sans pensées.

Elle revint à la charge.

— Tu n'as pas bu au moins ?

— Mais non, ce n'est pas mon genre. Tu le sais bien.

Et il lui souffla son haleine au visage.

Elle se mit à le regarder, avec adoration lui sembla-t-il.

— Tout ça, c'est à cause de moi, soupira-t-elle sans qu'il sût si c'était une affirmation ou une interrogation, voire un désir.

— Oui et non.

Ça ne voulait rien dire, oui et non. S'il lui disait la vérité, toute la vérité, la vérité toute crue, il la perdrait à jamais. Ce serait peut-être mieux en un sens, encore fallait-il en avoir le courage. Et ça, il ne le savait que trop, ce n'était pas son fort.

— Ils vont encore jaser si nous ne remontons pas, dit-il sèchement.

Elle émit un petit rire moqueur.

— Grand bien leur fasse. De toute façon... Toi et moi, tu le sais bien, on est grillés.

François lui jeta un regard noir. Du pied il désigna quelques mégots à terre, signe qu'ils n'étaient pas les seuls à fréquenter le lieu. N'importe qui pouvait survenir à l'improviste.

Elle haussa les épaules, pourtant ils le savaient tous deux, elle avait plus à y perdre que lui. Parce que c'était une femme. Parce qu'elle était plus récente dans la boîte et occupait un poste à moindre responsabilité.

Soudain il fit une grimace avec son nez. Il ne s'en était pas rendu compte jusqu'à présent mais il lui semblait maintenant que régnait une mauvaise odeur. Il avança d'un pas vers le grillage et s'aperçut que derrière se trouvait une poubelle non fermée. Il maugréa que décidément tout puait aujourd'hui. Et pas seulement aujourd'hui, depuis pas mal de temps.

Elle se jeta contre lui, vint nicher sa tête contre la sienne, le menton sur son épaule qu'il haussa en signe de refus, mais elle s'obstina.

— Avoue que tu en as envie. Personne ne nous verra. Si quelqu'un vient, on entendra ses pas dans le garage.

Oui, il avait envie d'elle comme de la mort et si la mort lui ressemblait, elle serait belle, merveilleusement jouissive, mais avant de mourir il lui fallait régler ses comptes. Se réparer. Et surtout comprendre.

Elle pouffa de rire.

— Tu ne veux vraiment pas ? Une bonne correction de ta petite correctrice ?

Il lui jeta avec une ironie presque méprisante :

— Très drôle. Tu aimes les bad boys, avoue.

Sonia se dégagea enfin et lui répondit :

— Imbécile ! Peut-être bien que oui, après tout. Nous sommes de drôles de cocos, toi et moi. Viens, je t'emmène à l'infirmerie. On va te refaire la façade.

Ils montèrent tout en haut, jusqu'au cinquième.

Dans le petit local aux murs envahis de couvertures de magazine punaisées, il s'assit sur la table d'auscultation tandis qu'elle cherchait le matériel pour lui rendre une apparence plus avenante. Il remarqua qu'une des couvertures, une de celles qui, si ses souvenirs étaient bons, dataient de ses débuts dans la maison, avait perdu trois de ses punaises et pendait toute de guingois. Elle était la seule dans ce cas. Il se demanda pourquoi le sort s'était acharnée sur elle. Et quand elle avait perdu la première punaise puis la suivante et la suivante encore. Et quand tomberait la dernière.

— Ils vont finir par te licencier, murmura Sonia sur un ton mi-désabusé mi-sévère. D'autant que les chiffres de vente ne cessent de baisser.

— Ne t'en fais pas. Le patron doit une fière chandelle à mon père. Et n'oublie pas que, selon les enquêtes, les papiers les plus lus sont les miens.

Tandis qu'elle le débarrassait des croûtes de sang sur les sourcils et aux commissures des lèvres et qu'ensuite elle s'efforçait d'adoucir les marques bleuâtres des coups sur les joues, il lui semblait qu'elle le regardait avec tendresse et une sorte d'admiration. Cela le gênait car il ne méritait ni l'une ni l'autre. Il allait le lui dire.

— Sonia.

—Oui?

—Non, rien. Ça sent l'éther. J'aime cette odeur.

Il se leva, fit deux pas, s'examina dans un petit miroir mural et hocha la tête en signe de satisfaction.

—Du beau travail. Merci. Il faut que j'y aille, j'ai une interview à l'autre bout de la ville. À l'Astoria. Oh, je voulais te dire...

Elle se tourna vers lui et attendit, bras croisés.

—Tu sais ce qui m'a d'abord séduit chez toi? Ton humour. Je me rappellerai toujours la fois où au tout début, quand tu étais encore stagiaire, un lecteur t'a appelée sans doute pour se plaindre d'un contresens ou d'une coquille dans un texte. J'imagine qu'il t'a dit: «Allo, la correction?» Et toi, tu as répondu bien haut: «La correction même, cher monsieur.»

Elle sourit en hochant la tête. Puis tous deux sortirent de la pièce et se dirigèrent vers un des deux ascenseurs. Lorsque la cabine s'arrêta à l'étage de la rédaction, il l'enveloppa de ses bras et posa furtivement ses lèvres sur les siennes puis il ouvrit la porte et d'une légère poussée de la main il la fit sortir.

Trois étages plus bas, François quittait les lieux, traversait l'avenue à pas rapides et s'engouffrait dans un taxi. Il se dévisagea à la dérobée dans le rétroviseur. Le chauffeur ne fit aucune remarque. François se sentit soudain mieux et même bien. Après tout, ce n'était pas si grave, tout ça. Par la vitre il voyait défiler les hautes tours qui tutoyaient presque le ciel, les panneaux publicitaires à la gloire des marques les plus chères, les cadres

pressés qui peut-être un jour chuteraient comme lui et se rendraient à leurs rendez-vous la démarche incertaine et la tête cabossée. Ça pouvait arriver à tout le monde. Peut-être pas, en fin de compte. Certains seraient toujours sur les rails. Il respira bien fort puis soupira.

Peu à peu la voiture s'engagea dans la vieille ville et apparurent des maisons à colonnades, des immeubles vieux d'une centaine d'années où s'empilaient des étages avec de minuscules balcons, des hôtels d'un luxe suranné précédés pour la plupart d'un café en terrasse sous la protection d'une marquise à rayures ou d'une collection de parasols.

— Gardez le reste, dit François quand le taxi se fut garé devant l'Astoria.

Au comptoir de la réception, il se présenta, carte de presse à la main, et cita le nom d'un comédien connu avec lequel il avait rendez-vous. Il l'attendit dans une petite pièce attenante au hall, prévue à cet effet. Comme il était légèrement en avance, il alluma son portable et regarda s'il n'avait pas reçu de messages. Non, aucun. Tant mieux. Il éteignit le portable.

Quelques minutes plus tard, le comédien le rejoignit. François se leva et lui tendit la main. Le comédien était plus petit qu'il ne l'avait imaginé. Sans doute portait-il des talonnettes sur scène et à l'écran, de la même façon que son visage à lui avait été rafistolé par Sonia. Rien que pour cette raison, il se sentit moins seul et un élan de sympathie lui fit chaud au cœur. Peut-être, se dit-il, que l'autre éprouve le même sentiment, d'ailleurs on

voyait que c'était quelqu'un de simple, de discret, peu porté sur le jugement.

Un garçon, pantalon et gilet noirs, chemise blanche amidonnée au col, vint prendre la commande. François et le comédien se concertèrent du regard. Ils optèrent tous deux pour un double café fort. Une complicité de plus. François et le comédien s'en amusèrent puis ils papotèrent un peu, de l'été qui s'installait enfin, et pour de bon cette fois, de toutes les crises qui bousculaient le monde, jusqu'à ce que le garçon revînt avec les consommations. Chacun but une petite gorgée puis François déposa son enregistreur de poche sur la table basse les séparant. Il avait lu quelque part que le comédien préparait un livre de souvenirs et il démarra là-dessus, sachant par expérience que beaucoup de gens du spectacle ont une vocation littéraire rentrée. C'était facile de les mettre dans sa poche. L'autre répondit avec faconde, ravi. Au bout d'un moment, il s'arrêta soudain, parut hésiter puis, d'une voix où la curiosité se mêlait à une compassion qui paraissait réelle :

— Que vous est-il arrivé ?

Pris de court, François répondit bêtement :

— Rien.

— Vous appelez ça rien !

Cette fois le ton était différent, du genre on ne me la fait pas, couplé à un bref haussement d'épaules. François s'entendit prononcer :

— J'ai trébuché sur un pavé disjoint et c'est mon visage qui a tout pris.

Il ne mentait pas tout à fait, il avait trébuché une fois de plus, il ne faisait que ça, trébucher.

Le comédien sourit d'un air entendu.

François se sentait démasqué et trahi en même temps. Son âme ne faisait pas bon ménage avec la trahison. L'autre n'aurait pas dû parler de cela. Il le regarda avec incompréhension et un sentiment quasi de haine qu'il n'avait que rarement éprouvé, sauf pour lui-même. Il quitta son fauteuil, contourna la table basse et, tout essoufflé de colère, se planta devant le comédien. Il se reprit, respirant un bon coup, et dit :

— J'ai commis une erreur. C'est une habitude chez moi. Commettre des erreurs. Presque un métier à temps plein. Vous comprenez ? C'est la vie. N'en faites pas toute une histoire.

Et en disant cela, il perçut que sa voix déraillait et que des larmes de rage, ou plutôt de désespoir, lui montaient aux yeux. Le comédien hochait la tête d'un air désesparé.

François se pencha légèrement et alla chercher la main de l'homme qu'il serra en la secouant légèrement comme pour le réconforter.

— Excusez-moi, dit-il. Je m'énervé vite. Merci pour l'interview. C'était très intéressant.

— Vous me ferez parvenir votre article ?

— Sans faute. Je veux dire sans faute d'orthographe.

Sur ce, réprimant un fou rire, il se dirigea vers la sortie à grandes enjambées.

Le boulevard lui parut plus bruyant qu'à son arrivée. Beaucoup de voitures, beaucoup de monde sur

les trottoirs. Il passa devant une bouche de métro mais il préférait prendre un taxi. Tout en marchant, il se rendit compte qu'il avait oublié son enregistreur contenant toutes les informations dont il avait besoin. Qu'importe, il travaillerait avec ses souvenirs, piocherait un peu dans la documentation, pour le reste il inventerait, ce ne serait pas la première fois. Il s'amusa au souvenir de quelques papiers où figuraient des propos sortis de son seul imaginaire et pour lesquels pourtant il avait reçu remerciements et félicitations des intéressés.

Je suis un raté, pensa-t-il.

Il se rembrunit peu à peu. Quelque chose d'autre le mettait mal à l'aise, il avait l'impression que les piétons qu'il croisait le regardaient d'un drôle d'air, comme s'ils avaient eu connaissance de son départ précipité de l'Astoria ou d'une autre faute, qui, elle, était bien plus grave, impardonnable même, et se lisait sur son visage en partie tuméfié que Sonia avait essayé de réparer tant bien que mal. Peine perdue. Rien jamais ne s'effaçait, ni dans le regard des autres ni dans sa propre conscience.

C'était à devenir fou. Il s'arrêta de marcher, s'adossa au mur d'une maison, puis soudain se mit à courir jusqu'à la station de taxis où par bonheur une voiture était libre. L'habitable ressemblait à une étuve. Le taxi démarra, un souffle d'air pénétra par la vitre ouverte du chauffeur.

Deux cents mètres plus loin, à la faveur d'un feu rouge :

— Est-ce que ça se voit ?

— Quoi donc, monsieur ?

— Rien, rien, se hâta de répondre François.

Il émit un petit rire, haussa les épaules et lâcha :

— Vous m’êtes très sympathique.

— Merci. Peu de gens me le disent.

Lorsqu’il pénétra dans la salle de rédaction personne ne fit attention à lui. Seul un des metteurs en page s’approcha de sa table de bureau comme toujours encombrée de papiers et de brochures pour s’enquérir du titre qu’il allait donner à son article et combien de signes il prévoyait. Il lui montra aussi quelques photos du comédien : laquelle choisir ?

— Celle-ci, dit François en désignant celle où le comédien était le moins à son avantage.

Le metteur en page le considéra d’un air dubitatif. François sourit.

— Non, celle-là, en pointant du doigt une photo qui le rajeunissait de dix ans.

— Il est sympa ?

— Un grand émotif. Quand je l’ai quitté, il avait les larmes aux yeux. Au fait, il porte une moumoute.

L’autre s’éloigna en haussant les épaules.

François se reprocha de s’être amusé à ses dépens, mais tout bien considéré c’était une faute de rien du tout, à peine un gramme sur la balance. Ça ne comptait pas. Il avait envie de rire de tout, la pression retombait. Ou le contraire. Soudain il entendit une petite toux qui lui était familière. Il tourna la tête vers la droite. Sonia le considérait en souriant. D’ici quelques secondes elle passerait devant lui, il attendrait décemment une minute ou deux puis il la rejoindrait sur le palier.

Et sur le palier, ils s'embrasseraient du bout des lèvres en attendant l'ascenseur puis plus profondément dans la cabine qui descendrait avec son bruissement habituel, un rien angoissant, ensuite ils traverseraient le parking et retrouveraient leur petit coin de verdure.

Là il lui dit :

— Je n'ai pas beaucoup de temps, je dois écrire ce fichu papier.

On entendait le vrombissement des voitures au loin, le pépiement des oiseaux. Le soleil était de plus en plus accablant. D'un revers du bras François s'épongea le front. La sueur coulant sur ses plaies les ravivait d'un acide piquant. Il vit aussi qu'une rigole de transpiration s'insinuait dans l'échancrure du chemisier de Sonia. Comme elle captait son regard, d'un mouvement subit il se pencha sur elle et lécha le liquide au goût salé. Se releva presque aussitôt, le souffle court. Sonia et lui se regardèrent comme deux bêtes qui se reniflent. Très vite, sans même s'en rendre compte, ils furent l'un dans l'autre, Sonia gémit et François aussi puis, comme tous deux criaient et qu'elle criait au-delà de toute retenue, dans une sorte d'apogée sans retour, il prit peur et la bâillonna d'une main sur la bouche.

— Excuse-moi, dit-il en la délivrant.

Elle le dévisagea, éclata soudain en sanglots.

— Sonia ! Que se passe-t-il ?

— J'ai eu tellement de bonheur ! En même temps qu'un drôle de sentiment. Quelque chose d'affreux.

— Ah bon ?

— Oui, j'étais convaincue que tu voulais mourir. Ou que c'était la dernière fois.

François baissa les yeux comme s'il réfléchissait intensément puis les releva et affronta le regard de Sonia.

— Je ne veux plus me battre, dit-il. Je suis au bout du rouleau. Il faut que tout rentre dans l'ordre.

Il la regarda puis baissa de nouveau les yeux. De la pointe du pied il déplaçait des mégots à droite, à gauche, d'une manière erratique.

— De toute façon, assagi je ne t'intéresserai plus. Tu avais deviné l'homme que j'étais en secret. Tu l'as fait se réveiller. Je ne suis plus cet homme-là. Je ne pourrai plus jamais t'aimer comme je viens de le faire. Je suis trop lâche pour te suivre. Ta folie m'a sauvé mais elle pourrait me faire rechuter. Et tu sombrerais à ton tour.

Il se tut tandis qu'elle continuait à pleurer à bas bruit.

Puis elle s'éloigna à enjambées rapides. Lui restait là, la contemplant disparaître avec le sentiment d'un grand gâchis.

Une heure plus tard, François mettait le point final à son article. Il le lut et relut plutôt satisfait. Bien sûr il avait inventé pas mal, mais c'était la loi du genre. Après tout, il travaillait pour un magazine léger, les lecteurs plutôt que de réfléchir préféraient se distraire, passer un bon moment. C'était un choix comme un autre. Dans ses rêves de jeunesse, il s'était imaginé grand reporter, toujours sur les terrains d'opération, et à vrai dire il y avait été à sa façon, dans les rues sombres et désertes de la ville où il rencontrait la castagne. Après venaient

toujours la honte, les remords, le besoin d'être consolé. Une femme puis l'autre s'y essayaient un temps mais ça ne servait pas à grand-chose. Au contraire, sa honte en était décuplée, c'était un cauchemar sans fin.

Il sauvegarda son texte et l'envoya au rédacteur en chef, au metteur en page et à Sonia pour la correction finale. Il la chercha du regard mais, tout à son article, il ne s'était plus préoccupé d'elle, en fait il ne l'avait plus revue depuis leur escapade en bas. Peut-être était-elle déjà rentrée chez elle, auquel cas elle allait recevoir un sacré savon demain matin. Il songea avec inquiétude à ce qu'elle allait devenir, raconter sur lui. Il redoutait un grand déballage, mais ce n'était pas son genre, c'était une chic fille. Se forçant à penser à autre chose, il marcha jusqu'au lay-out et demanda au metteur en page qui s'occupait de son texte :

— Alors ?

— C'est chouette. Assez sympa, le mec.

— Merci. Au fait, tu n'as pas vu Sonia ?

— Non. C'est vrai, ça fait un bout de temps. Moi, j'ai pratiquement fini, donc il faudrait qu'elle ne tarde plus. Ou bien on l'envoie comme ça. Mais tu la connais. Une virgule, c'est une virgule. Tu n'as pas son numéro de téléphone ? ajouta-t-il avec un sourire entendu.

— C'est la seule femme au monde qui ne possède pas de téléphone. Elle doit être dans les parages, je suppose, mais où, c'est une autre histoire. Je vais essayer de la trouver.

Il marcha vers la grande porte à double battant. Plutôt que d'attendre l'ascenseur sur le palier il gravit les

marches de l'escalier deux à deux jusqu'à l'infirmerie. Il y avait peu de chance de l'y trouver, mais c'était le premier endroit qui lui était venu en tête.

Elle n'était pas là. Il ferma la porte derrière lui et se dirigea vers le lavabo où il effectua une rapide toilette intime. Ce faisant, il eut le sentiment qu'un peu d'elle se détachait de sa peau et que plus tard peut-être ce serait de son esprit qu'elle sortirait tout à fait. S'étant retourné il vit en face de lui la couverture de magazine qui pendait misérablement. Il voulut la secourir mais ses ongles étaient coupés trop courts pour parvenir à prélever une punaise ailleurs, si bien qu'il sortit en haussant les épaules.

Il appela l'ascenseur, redescendit jusqu'au garage dans l'espoir de la trouver là d'où elle s'était enfuie en larmes quelques heures plus tôt. Mais dans leur coin de verdure seuls les mégots de cigarette étaient fidèles au poste jusqu'à ce qu'une rafale de vent les emporte car le temps tournait à l'orage.

Sonia ne remit jamais les pieds au journal, se contentant d'envoyer d'abord un certificat de maladie puis, une semaine plus tard, sa lettre de démission. Il n'entendit plus parler d'elle, ne chercha pas à la revoir, il aurait pu cependant, car il savait dans quel quartier elle habitait, mais une sorte d'instinct de survie l'en dissuada.

Des années plus tard, un soir de printemps, alors qu'il sortait du cinéma Galerie, il tomba nez à nez avec elle. Sonia était accompagnée d'amis. Elle se détacha de leur

groupe et s'avança vers lui. Ils prirent des nouvelles l'un de l'autre. Un peu de leur ancienne affection remontait à la surface. Ils promirent de se revoir un jour ou l'autre, même si François ne se faisait pas trop d'illusions et doutait que ce fût vraiment souhaitable. Il aurait juré qu'elle pensait la même chose. Au moment où elle allait rejoindre ses amis, il la retint en posant une main sur son épaule.

— Tu ne devineras jamais, lui dit-il.

Elle secoua la tête en souriant.

— Quoi donc ?

— Je ne me bats plus.

— C'est bien, dit-elle.

Et elle tourna les talons.